

CONFESSIONS D'UN
BOURREAU

FEDERICO ARIU

CONFESSIONS D'UN
BOURREAU

Roman

Éditions Artfusion

Ce livre est un ouvrage de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements relatés sont le fruit de l'imagination de l'auteur et sont utilisés à des fins de fictions. Toute ressemblance avec des faits avérés, des lieux existants ou des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait purement fortuite.

© Éditions Artfusion - Anciennement aux Éditions Ménadès

© Federico Ariu 2023

Deuxième trimestre 2023

ISBN : 978-2-931286-04-3

Reproduction, adaptation et traduction, même partiel-les interdites

Droits réservés pour tous les pays

Illustration de couverture de Federico Ariu

Aux hommes et aux femmes
qui étaient là bien avant moi.

Aux hommes et aux femmes
qui naîtront bien après moi.

Dédicaces

Je dédie ce roman à tous ceux qui ont marqué les différentes étapes du voyage qu'a été l'écriture de cette œuvre. Une pensée spéciale pour Monsieur Jean-Claude Lequeux, mon professeur de français, également connu sous le nom de Jean Lhassa. Tout au long de mes années d'apprentissage, il a été un mentor exceptionnel qui a toujours cru en mes aspirations artistiques ;

À mes parents, Antonetta De Felice et Salvatore Ariu, qui m'ont toujours soutenu durant mes élucubrations artistiques, ainsi qu'à ma sœur Alessandra ;

Je suis reconnaissant envers mes amis, qui ont appuyé la plupart de mes projets, en prenant le temps de lire mes écrits, en contribuant à la réalisation de mes films, et en m'apportant un soutien moral inestimable. Bien qu'il serait fastidieux de tous les nommer, chacun se reconnaîtra dans ces mot.;

À Maria Stylianoudakis, sans qui ce livre n'aurait jamais vu le jour. Tout au long de ce voyage littéraire, elle a été mon pilier, me guidant avec passion vers la transformation de ce scénario cinématographique en une œuvre romanesque. Maria, dont l'esprit a toujours touché les cœurs comme une étoile illumine la nuit, nous a quittés bien trop tôt, mais son éclat demeure à jamais dans chaque page de ce récit.

Remerciements particuliers

À Jean Lhassa, qui a assumé les corrections et la mise en forme littéraire du présent ouvrage.

À Daniel Bastié, Alain Servantie, Tamara Ariu, Alexandra Naoumofski, Claudine Cotton et à Raphaël Kalengayi.

Préface

Au début, dans une classe un peu agitée, Federico n'était pas un élève facile. Je ne connaissais d'ailleurs rien de lui. J'ignorais, par exemple, qu'il était un fou de la caméra VHS et que, depuis ses douze ans, il avait déjà tourné plusieurs courts-métrages. J'ai commencé à le comprendre et à l'apprécier le jour où il nous a fait un exposé passionné sur Stephen King. On peut le dire, c'est le fantastique qui nous a rapprochés, Federico et moi. Le fantastique d'abord et puis la caméra.

De fait, vers ses dix-neuf ans, Federico a insisté pour que je tienne le rôle d'un juge dans Karma, son premier court-métrage public. Prestation courte de quelques secondes pour laquelle une journée de tournage avait été nécessaire ainsi que de nombreuses prises de vue, demandées chaque fois avec le tact d'un réalisateur attentif à son équipe. C'est tout dire du sérieux professionnel qui se dessinait déjà dans les initiatives artistiques de Federico, chez qui je retrouvais mes propres aspirations cinématographiques, du temps où j'avais l'âge de mon ex-élève et filmais en Super-8 muet.

C'est à nouveau le court-métrage qui, en 2010, a ramené Federico à l'Athénée Charles Janssens où, à mon initiative, il a pu présenter Hudûd, qui lui avait valu un prix étranger qu'il était allé recueillir aux États-Unis. Tourné à Bruxelles, sur la base de faits réels, Hudûd mettait en cause la dictature religieuse qui sévissait et sévit toujours en Iran ainsi que la politique d'accueil des pays démocratiques, le nôtre en l'occurrence. Un ennemi de la dictature islamiste (Shayan) et (Houmayoun), tous deux promis à la peine de mort dans leur pays et considérés comme sans papiers chez nous, protestaient contre le non-accueil en se réfugiant au sommet d'une grue... Le message d'Hudûd était clair, il affichait déjà les options de son réalisateur: l'art n'est pas gratuit, il ne saurait être parnassien quand il y a urgence. L'urgence

d'apporter une aide réelle à tous ceux qui souffrent jusqu'à la mort le totalitarisme abject de leur pays.

Engagement que Federico allait poursuivre à travers toutes ses entreprises, qu'il s'agisse du cinéma, de la photographie, du montage, de l'assistance à la réalisation ou de tous ses projets traitant de l'art, de la diversité et de la sensibilisation sociale.

Les confessions d'un bourreau, à l'origine, avaient été écrites comme un scénario et devaient donner lieu à un film. Transformer ce scénario en roman a pris plusieurs années pour aboutir au résultat publié ici, de nombreuses réécritures s'étant ajoutées les unes aux autres. C'est sur la forme définitive de 2015 que j'ai travaillé, découvrant au fur et à mesure de ma lecture et de mes interventions techniques un récit passionnant, par son sujet et ses personnages, bien sûr, mais aussi par sa chronologie historique, qui s'échelonne notamment du drame du Titanic au procès de Nürenberg en passant par les tranchées de Verdun. Au terme de cet ouvrage, la personnalité du bourreau ne nous est plus inconnue et nous finissons par le regarder non plus comme une machine à exécuter mais comme un homme qui souffre de la souffrance d'autrui. C'est le cas de Paul Dufresne, qui ne voulait pas porter la cagoule de bourreau mais qui ne parvenait pas à se soustraire à l'autorité de son père, pour lequel la tradition faisait force de loi.

Une de mes collègues, professeure de français, aurait intéressé Federico, il y a bien longtemps donc, à la condition de vie des bourreaux, que l'auteur a intégrée au plus profond de sa plume. Une importante documentation enrichit le roman et un néo-romantisme permanent, propre au dix-neuvième siècle, habite tous les personnages de l'histoire, qui se déroule à la fois en Angleterre et en France. Parmi les qualités de ce premier roman, on remarquera le récit dans le récit, la plupart des personnages ayant leur propre histoire dans l'histoire maîtresse. C'est le cas notamment de

Madame Gorma, l'aveugle voyante, de Gertrude, la femme à barbe qui a été rejetée de sa famille à cause de sa pilosité, d'Alfreda, la folle qui arrache les dents des pendus, de Matteo, le père d'Eléonore, qui est devenu directeur de cirque pour avoir un jour combattu des chiens enragés, etc. Mise en abîme astucieuse qui donne au récit son allant, son rythme. Sans oublier la charmante petite Elisabeth, la sœur adorée de Paul qui viendra régulièrement à la rescousse de son frère, un autre aspect du fantastique qui n'est jamais absent des circonstances décrites par l'auteur. La mort a frappé beaucoup dans ce roman, sur l'échafaud, certes, mais aussi dans les tranchées de Verdun, et surtout dans le cœur de Paul. La mort des coupables, elle aussi, est habilement explorée. Enfin, une réflexion humanitaire est perceptible à travers tout le roman.

J'ai eu un grand plaisir à collaborer aux Confessions d'un bourreau. Et plus qu'un plaisir, le bonheur de voir qu'un de mes anciens élèves, Federico Ariu, soit devenu l'auteur de ce livre que vous lirez certainement jusqu'à la dernière page.

Jean Lhassa

“En ces jours-là, les hommes
chercheront la Mort,
et ils ne la trouveront pas;
ils désireront mourir,
et la Mort fuira loin d’eux.”

Apocalypse de Saint Jean,
Chapitre 9 Verset 6

Prologue

Balderstone, vendredi 19 novembre 1992

Je vous invite à m'accompagner un instant et à tenter de vous rappeler le premier jour de votre naissance. Ce moment même où vous êtes devenu, malgré vous, indépendant de votre mère et où vous avez inspiré votre première bouffée d'air. C'est un souvenir qu'il vous paraît impossible de saisir mais vous savez qu'il est bien ancré dans vos pensées, profondément enseveli à l'intérieur de votre subconscient. Depuis ce premier jour, votre vie n'a cessé d'enregistrer chacun de vos actes, chacun de vos mouvements, chacun de vos sentiments, s'ajoutant ainsi aux souvenirs précédemment mémorisés.

Vous souvenez-vous de vos premiers instants, lorsque vous étiez innocent au sein de l'utérus de votre mère, nageant dans votre liquide amniotique, inconscient de ce que vous étiez et de ce que vous alliez devenir?

Vous souvenez-vous de ce premier sentiment émis face au nouveau monde dans lequel vous veniez d'apparaître, après avoir passé neuf mois dans la forteresse qui vous préservait de l'inconnu?

Vous souvenez-vous aussi de vos premiers pas, de vos premières paroles?

Tout cela est malheureusement impossible, car ces souvenirs sont comme des fossiles figés à l'intérieur de votre mémoire, elle-même profondément enfouie sous la roche.

Pourtant, depuis quelque temps déjà, j'ai l'étrange impression que mon esprit s'est éveillé à ces souvenirs et que je me rappelle tout ce qui m'est arrivé depuis le tout début de mon existence. J'ai enfin le sentiment d'avoir compris ce lien qui unissait mon esprit à ma chair et qui formait l'individu que j'étais devenu au fil des années. Un des premiers souvenirs qui s'était illuminé dans ma mémoire était celui où, pour la première fois, j'avais goûté au plaisir du nectar magique qui découlait du tétou de ma

mère et qui me remplissait de son pouvoir et de sa force énergétique. Blotti dans ses bras, mes lèvres serrées sur son mamelon en mode de succion, je me sentais en sécurité, encore vierge de ce que la vie me réservait, un destin auquel je ne pourrais échapper. Chaque acte que j'avais porté dans ma vie, chaque sensation que j'avais vécue, chaque rencontre que j'avais faite durant le long voyage de ma vie, tout cela dominait ma mémoire. J'étais devenu le spectateur de mon propre film, de mon propre récit et, chaque fois que la toile blanche se baissait devant mes yeux pour y projeter un moment de ma vie, j'étais submergé par l'émotion et par l'envie grandissante de rejoindre ceux que j'avais aimés et qui ne faisaient plus partie de notre monde. Je désirais devenir comme eux, un souvenir du passé, un fantôme oublié, mais mon heure n'était pas encore arrivée.

C'est pour cela que je ressens aujourd'hui, avant que le rideau ne se baisse sur moi pour la dernière fois, le besoin de tenter de vous raconter mon histoire. Je veux exorciser mon passé et trouver une justification à mon existence, qui a été beaucoup trop longue à mon goût. Je n'oserais pas me permettre de vous dire que ma vie a été plus intéressante que la vôtre, mais mon histoire est celle d'un homme qui n'appartient pas au commun des mortels. J'espère avoir le temps de tout vous raconter avant de rendre mon dernier soupir.

À la lecture de ces premières lignes, vous avez dû constater que je n'ai pas l'étoffe d'un écrivain. Je ne suis qu'un vieil homme parmi tant d'autres, un vieillard usé qui attend sa délivrance et qui marche sur la dernière ligne droite de son existence. Enfin, je l'espère.

Il est bientôt six heures du matin. Au moment où j'écris ces lignes, j'aperçois à travers le chambranle de la fenêtre le soleil qui débute son ascension vers l'horizon. Bien que cela fasse une bonne quinzaine d'années que je ne dors plus que quelques heures par nuit, cinq heures tout au plus lorsque j'ai de la chance, j'ai eu du mal ce matin à

m'extirper de mon lit. Comme d'habitude, ce sont les douleurs à la poitrine qui m'ont arraché à l'ivresse du sommeil. Généralement, je tentais de les dissiper en gardant les yeux clos et les narines bien ouvertes afin d'inspirer l'air à pleins poumons, ce qui me permettait de prendre le dessus sur la douleur, mais ce matin je n'ai plus aucune envie de me battre. Je désire être définitivement conquis par ma douleur quotidienne. À l'intérieur de sa tour d'ivoire, je peux ressentir les palpitations irrégulières de mon cœur, qui continue à battre et à fredonner sa douce mélodie qui me fait penser à un vieux disque rayé. Je ne désire plus qu'une seule chose, que la douleur atteigne son but ultime et qu'elle me tue, que je puisse enfin trouver le repos éternel! Mais celui qui tirait les ficelles n'en n'a pas encore fini avec moi.

La douleur s'est estompée après une bonne vingtaine de minutes et je dois donc affronter une journée de plus. Une question m'obsède: comment est-il possible qu'après avoir traversé toutes les épreuves que m'a réservées la vie, que la machine, qui me fait office de corps, puisse encore être en état de marche? Elle est bien sûr rouillée mais elle fonctionne assez pour subvenir aux tâches quotidiennes comme manger, boire, respirer, dormir et penser. Penser est la tâche que je fais le plus, assis sur une chaise, couché dans le lit, debout devant le porche de la maison. Mes pensées équivalent à chacune de mes respirations. Elles sont souvent liées à mes souvenirs et aux nombreuses années qui ont défilé sous mes yeux. J'ai traversé le monde des humains tel un voyageur temporel explorant une civilisation en marche, j'en suis devenu le témoin et le protagoniste, pas le principal, non, mais juste un personnage au parcours atypique.

Lorsque j'ai finalement ouvert les yeux ce matin, j'étais conscient que ce jour était particulier. Forcément, c'est mon anniversaire et je célèbre mes cent ans! Ayant vécu un long siècle, je suis à présent le dernier témoin d'un monde du passé ainsi que la dernière mémoire des personnes que j'ai

croisées ou côtoyées durant mon existence séculaire. Il ne reste plus que moi et lorsque je partirai à mon tour, il ne se trouvera plus personne pour se souvenir de nous, pour savoir tout simplement que nous avons existé.

Les rares fois où j'ose observer mon visage sur la vitre d'un miroir, je ne vois que le très vieil homme que je suis devenu, je vois un visage triste et fatigué dont je ne sais s'il est le mien, et je ressemble de plus en plus à une momie asséchée, à la différence près que cette momie est encore en vie et porte un nom et un prénom, ceux attribués à ma naissance par mes parents. Je suis Paul Dufresne, ces mêmes nom et prénom qui seront inscrits très prochainement sur ma stèle. Vous comprenez certainement mieux maintenant pourquoi je n'ai pas peur de la mort et pourquoi j'attends qu'elle vienne m'enlever pour l'autre monde. Je l'attends jour et nuit, comme un prisonnier dans sa cellule pourrait attendre le gardien qui viendra le libérer. Elle sait, la mort, qu'elle est mon invitée, mais elle refuse catégoriquement de se présenter à moi.

Pourtant, j'ai eu l'occasion de la côtoyer très souvent, peut-être même trop souvent pour une seule vie. J'ai travaillé pour elle. Ce qui me fait peur aujourd'hui, c'est qu'elle ait oublié mon adresse, moi qui lui ai consacré ma vie. En effet, j'étais devenu son ombre en même temps que son allié, mes mains étaient les siennes et ma raison d'exister tenait à sa seule raison. Je lui appartenais corps et âme. Elle avait fait de moi un bourreau et je ne pouvais aller à l'encontre de ses envies.

Malgré cet énorme sacrifice, malgré toute mon abnégation, elle a oublié le chemin de ma maison et me laisse vivre avec le fardeau d'une condition humaine dont je ne suis pas fier. J'ai essayé de la provoquer à plusieurs reprises, j'ai augmenté ma dose de cigarettes et je fume sans arrêt depuis plus de quarante ans. À chaque bouffée, je maintiens longuement la fumée à l'intérieur de mes

poumons afin de les imprégner de la substance toxique, mais elle ne veut rien entendre. Je suis toujours en vie.

Ne l'ai-je pas assez servie pour qu'à mon tour je puisse enfin mériter le repos? Que dois-je en penser, moi qui ai fait de mon mieux pour lui venir en aide durant toutes ces années? À cause d'elle, chacune de mes nuits a été tourmentée par les silhouettes de centaines d'individus que j'ai fait passer de l'autre côté. Tel Charon, j'étais devenu le passeur d'âmes, celui qui leur avait offert le dernier voyage en échange de quelques pièces.

Je suis un tueur qui a dû incarner, au nom de la justice, l'ordre et la peur. Comme vous, pourtant, j'étais un homme dont le cœur abritait tous les sentiments humains: j'ai aimé, j'ai été aimé, j'ai été heureux, j'ai été triste, j'avais des passions et j'ai aussi eu des désillusions, je faisais des rêves ainsi que des cauchemars. Si vous me lisez jusqu'au bout, peut-être vous rendrez-vous compte que je n'étais pas qu'un monstre cagoulé de rouge, la hache à la main, j'étais seulement un homme contraint par ses obligations.

C'était durant l'été mille neuf cent trois, alors que je n'étais qu'un enfant de onze ans. La Mort avait pris l'apparence de mon père pour me faire sa proposition qu'il m'était bien entendu interdit de refuser. Je n'oublierai jamais ce moment-là, car cette année a décidé du reste de ma vie. Le ciel était bleu et le soleil resplendissait de toute sa splendeur.

Je courais pieds nus sur l'étendue verdoyante de la plaine qui s'élevait aux abords de notre maison qui avait été construite en bois de la main de mon père avant ma naissance et qui était suffisamment spacieuse pour y abriter toute ma petite famille, qui était composée de mes parents, de ma sœur et de moi-même.

Ce jour-là, j'étais tout simplement heureux comme pouvait l'être un enfant de cet âge encore inconscient de ce que lui réservait son avenir, un avenir qui allait malgré moi s'emparer de mon innocence. Comme presque chaque matin depuis le début de l'été, nous nous empressions, ma petite sœur Elisabeth, qui n'était qu'une petite fille de cinq ans, et moi-même de terminer rapidement notre petit déjeuner, essentiellement constitué d'avoine, afin de sortir pour nous distraire à l'air frais.

Nous nous amusions généralement à courir l'un derrière l'autre, le but du jeu étant que le loup devait rattraper la belette afin de s'en repaître en la chatouillant jusqu'à ce qu'elle en perde les larmes. Ensuite, la belette renaissait de ses cendres et devenait à son tour le loup, tandis que le loup devenait la belette et était pourchassé à son tour. J'étais le loup et Elisabeth courait devant moi en me devançant de plusieurs mètres. Les rayons du soleil dardaient tellement fort ce jour-là qu'ils m'aveuglaient par moment lorsqu'ils atteignaient la surface de mes pupilles.

L'environnement verdoyant dans lequel nous étions élevés nous permettait de nous sentir en équilibre et en osmose avec l'endroit qui nous voyait grandir. Il n'y avait aucune autre demeure que la nôtre à des kilomètres à la ronde et, derrière notre habitation, notre père avait converti le terrain en un énorme champ de culture à travers lequel il faisait pousser bon nombre de fruits et de légumes. Le blé était presque venu à maturation et, dans les jours qui arrivaient, je devais comme chaque année aider mon père à

en faire la récolte dans le but de la revendre au village situé à quelques kilomètres de chez nous. Pour parachever ce paysage digne de la tranquillité, une large rivière traversait notre terrain, dont la source provenait du sommet des hautes montagnes qui se situaient à plusieurs centaines de kilomètres et qui englobaient la quasi-totalité de la région de Balderstone.

Ma petite famille faisait partie de cet espace au même titre que ces terres, nous en étions devenus l'un des éléments majeurs qui permettaient à l'équilibre de se perpétuer. Ma sœur et moi étions le fruit de cette harmonie et nos cris de joies résonnaient dans la plaine en réponse à l'écho de la richesse que nous offrait un tel espace de vie. Juste à côté de notre demeure, mon père avait construit une grange qui abritait quelques animaux de ferme, dont deux chevaux de traits qui servaient principalement aux gros œuvres, comme de labourer le champ ou de tirer la calèche lors des déplacements de mon père.

Je passais beaucoup de temps avec les animaux, à les laver, à les soigner, à les nourrir, car j'arrivais à percevoir, malgré le fait qu'ils étaient sauvages et qu'il leur manquait la parole, qu'ils étaient tout aussi vivants que je ne l'étais moi-même. Bien que cela fasse déjà de nombreuses années que cet épisode de ma vie a eu lieu, je me souviens parfaitement qu'Elisabeth portait ce jour-là sa belle robe bleu marine aux bords garnis de dentelle que ma mère lui avait confectionnée l'année précédente pour son anniversaire. Elle bondissait sur l'herbe à quelques mètres devant moi afin d'échapper aux griffes du loup que j'étais devenu le temps de notre jeu. Ses rires magnifiaient le domaine et résonnaient dans mes oreilles comme la forme du bonheur ultime, je devais l'attraper et la chatouiller encore davantage pour que sa joie devienne l'écho de notre participation à cet écosystème avec lequel nous faisons corps tous les deux.

C'est à ce moment-là que je la vis trébucher au sol, la tête la première, et que j'entendis ses cris de joie se

métamorphoser en cris de douleur et de pleurs. Inquiet de ce qui lui était arrivé, j'accélérai mes pas et m'approchai d'elle afin de constater l'étendue des dégâts. Elle n'avait aucune blessure apparente au visage mais une tache rougeoyante commençait à se dessiner sur sa robe au niveau de sa jambe droite. Je remontai le pan de sa robe pour découvrir qu'elle s'était légèrement blessée au genou. Pour la rassurer, je lui chuchotai au creux de l'oreille qu'elle ne devait pas s'en faire, qu'il s'agissait seulement d'une petite égratignure et qu'elle se soignerait naturellement d'ici à quelques jours. Elle avait confiance en son frère, j'étais son aîné et je lui servais de modèle, mais ses larmes ne pouvaient s'empêcher de se répandre sur ses joues.

C'est alors que je me souvins d'une histoire que m'a mère m'avait racontée un jour afin de m'empêcher de pleurer lorsque je m'étais blessé fortement à la tête en basculant de ma chaise. Le petit sot que j'étais s'amusait à rester en équilibre sur les pieds arrière de la chaise! D'un calme absolu et de sa voix si sereine elle m'avait dit que, pour chaque larme que je versais, un papillon mourrait quelque part dans le monde. Stupéfait par cette révélation, j'avais alors réussi à contenir mes larmes et c'est ce que fit à son tour Elisabeth qui m'observa d'un air intrigué tout en essuyant ses yeux du revers de sa main. Sa deuxième réaction fut de me susurrer de sa voix enrouée par les larmes qu'elle ne voulait pas qu'un papillon meure à cause d'elle. Complice, je lui adressai un clin d'œil tout en lui présentant ma main pour l'aider à se relever.

C'est à ce moment-là que nous fûmes choqués par les cris de ma mère qui provenaient de l'intérieur de la maison. Inquiets, nous nous tournâmes vers la maison et nos sourires s'éclipsèrent au même instant. Nos parents étaient occupés à se disputer et cela arrivait régulièrement depuis quelques années. Mon père était un homme dur au caractère dominant et autoritaire, tandis que ma mère était une femme soumise qui avait peur de son mari et qui, la plupart du

temps, préférait rester silencieuse face à ses nombreuses menaces. Mais aujourd'hui, cela semblait différent car j'entendais que ma mère osait répondre à son mari. Afin de mieux percevoir leur conversation, j'ordonnai à Elisabeth de rester où elle était et je m'avançai discrètement jusqu'à la fenêtre qui se trouvait sur le porche. Je jetai un coup d'œil à travers l'ouverture du rideau et je pus apercevoir que ma mère, qui devait avoir tout au plus la trentaine, faisait face à mon père, le doigt tendu vers lui, le menaçant d'un air déterminé. Mon père était un homme imposant, il était grand, robuste, tandis que ma mère était petite de taille et de corpulence assez frêle.

À cet instant, mon père avait les traits du visage déformés par la colère, sa jugulaire était fortement enflée sur son cou et ses narines largement dilatées inspiraient à grande pompe. Ma mère prit la parole d'un air déterminé en le suppliant de ne pas m'emmener avec lui au village, cette fois-ci. Pour seule réponse, mon père ferma son poing et l'envoya violemment valdinguer en direction du visage de ma chère et tendre mère, qui s'effondra de tout son long sur le sol. Mon père s'était mis à rugir comme un lion enragé, imposant à nouveau son autorité. Il bramait à ma mère qu'elle ne pouvait pas l'empêcher de m'emmener avec lui et que comme il était le patriarche dans cette maison, il avait le droit de m'élever comme il le désirait. Elle, son rôle était de s'occuper d'Elisabeth.

J'étais terrifié par la scène dont je venais d'être le témoin, car j'étais le sujet de leur conversation et ma mère semblait plus que tout vouloir me protéger de ce quelque chose que j'ignorais à cet instant. Je n'avais rien fait de mal et je n'arrivais pas à comprendre pourquoi j'étais, malgré moi, l'élément déclencheur de cette discorde aux proportions démesurées à mes yeux. Je n'avais jamais vu auparavant mon père porter la main envers la personne qui comptait le plus pour moi.

Chagriné par cette violence contre elle, je me mis à la fixer du regard, elle était agenouillée au sol et posait une main sur son visage qui lui semblait douloureux. Les larmes s'écoulaient sur ses joues fraîchement violacées et cela me faisait penser à l'histoire que je venais de raconter à Elisabeth, quelques instants plus tôt au sujet des papillons. Je n'avais jamais pris conscience, avant ce jour, qu'une mère pouvait pleurer, elle aussi. Cela me faisait l'effet d'un couteau qui tranchait net mon cœur et je sentais qu'à mon tour les larmes commençaient à forcer mes yeux, mais je ne pouvais en verser aucune car je n'aurais pas été crédible face à Elisabeth qui s'était légèrement rapprochée de moi et qui m'observait attentivement.

Ma mère risqua à nouveau de supplier son mari, mais calmement cette fois, elle avait retenu la leçon. Elle lui rappela que je n'avais que onze ans et que j'étais trop jeune pour commencer à le suivre, mais mon père, ignorant ses paroles, se dirigea vers la porte de sortie en empoignant au passage sa grosse sacoche de cuir noir qu'il emmenait toujours lorsqu'il partait pour le village, ainsi que son chapeau haut-de-forme qu'il vissa sur le dessus de sa tête.

Je m'étais éloigné pour rejoindre Elisabeth et c'est à ce moment-là que mon père apparut sur le seuil de la porte. Son regard se jeta rapidement sur moi tandis qu'il m'intimait de monter dans la calèche. Sans oser poser de question et sachant que je n'avais pas d'autre choix que de lui obéir, je m'exécutai. Ma mère était venue à son tour devant la porte et je pus constater à la lueur du jour que son visage était tuméfié par un important hématome qui ornait sa joue gauche. J'avais pitié pour elle, ma mère était celle qui m'avait donné la vie et qui s'était occupée de moi, elle était la personne qui remplissait quotidiennement mon cœur d'amour, celle qui répondait à mes questions et à mes interrogations par rapport à l'existence, elle était également celle qui forgeait mon éducation et qui m'apprenait à être un garçon bon et juste. Tout l'inverse de ce que mon père

faisait à mon égard. Il ne s'était jamais occupé de moi jusqu'à aujourd'hui et maintenant il voulait commencer à prendre ses responsabilités. Quelles responsabilités? Je ne comprenais pas ce qui venait de changer au sein de notre famille. À mes yeux, ma mère représentait le soleil qui éblouissait ma vie de sa force et de sa lumière et tant que ce soleil resplendissait au-dessus de ma tête, je me sentais à l'abri de tout, n'ayant peur de rien ni de personne. Mais en cette belle matinée d'été, l'astre était voilé par la présence d'un gros nuage gris menaçant qui avait pris les traits de mon père. Il était monté à mes côtés dans la calèche et s'était emparé de sa cravache qu'il avait abattue sur l'arrière-train des chevaux de traits qui s'étaient mis à galoper en direction du chemin de terre.

Sur le départ, je fixai ma mère et je pouvais lire, à l'expression de son regard, qu'elle s'excusait de ne pas avoir réussi à me protéger du sort que me réservait son mari. Nous nous éloignâmes de la maison et la calèche progressa lentement à travers la route de terre qui traversait les bois avoisinant notre habitation. Mon père et moi étions plongés dans un silence intérieur qu'aucun de nous deux ne semblait pouvoir interrompre. J'étais perturbé par la violence à laquelle j'avais assisté ainsi que par cette excursion improvisée. La seule chose qui concentrait mon esprit à cet instant était la contemplation des lignes parallèles que traçaient les arbres le long du chemin dressé droit devant nous. Mais mon esprit n'était pas pour autant libre d'interrogations.

Malgré les diverses réflexions qui me traversaient, je ne parvenais pas à obtenir une étincelle de réponse. Je me tournai vers mon père afin de le questionner mais aucun mot ne parvenait à se former au bord de mes lèvres ni à s'échapper de ma bouche. Je restai figé à l'observer et je réalisai que je ne connaissais pas cet homme que je côtoyais tous les jours. Certes, je savais que c'était mon père mais

j'ignorais ce qu'il pouvait penser, ce qu'il pouvait aimer, quels étaient les rêves les plus intimes enfouis au tréfonds de son esprit. Il aurait pu incarner un étranger parmi la foule, un visage parmi tant d'autres, mais non, il s'agissait de mon père, un homme qui ne s'était jamais comporté comme tel, que ce soit envers moi ou envers ma sœur. La seule chose que je connaissais de lui avec certitude, c'était sa violence autoritaire, il n'hésitait jamais à user de la brutalité afin de se faire respecter au sein de notre foyer.

En l'observant, je me demandai si lui aussi avait été un jour, comme moi, un enfant de onze ans qui ne pensait qu'à s'amuser et à découvrir les belles choses de la vie, car depuis ma naissance, je l'avais toujours connu sous les traits d'un vieil homme acariâtre. Du coup, je me demandai également à quoi je ressemblerais lorsque j'aurais atteint l'âge de mon père et que je serais devenu un homme mûr et un père de famille. J'avais du mal à m'imaginer cette réalité car j'avais l'impression que je resterais à jamais un enfant. Je me détournai ensuite de cet homme, mon père, afin de me concentrer sur le chemin qui se profilait devant nous.

Après plusieurs longues minutes de trajet, notre route croisa un groupe de quatre garçons de mon âge qui jouaient à chat perché et qui semblaient s'amuser. Je ne connaissais pas ces garçons mais j'avais une folle envie de les rejoindre afin de m'égayer en leur compagnie. À cette époque, je n'avais aucun ami et ma sœur était la seule compagnie avec laquelle je pouvais me divertir. Lorsque la calèche passa à proximité de la bande, ils s'arrêtèrent subitement de jouer pour nous dévisager, mon père et moi, les yeux écarquillés et emplis de terreur. Je ne comprenais pas pourquoi ces enfants semblaient si effrayés par notre présence, moi je les regardais, désireux de faire leur connaissance, alors qu'eux me dévisageaient comme si j'étais l'enfant du diable. Cependant que nous nous éloignions d'eux, l'un des enfants, le plus dodu de la bande, s'avança au milieu du chemin en plaçant les mains devant sa bouche afin de

former un porte-voix et se mit à hurler dans notre direction: Fils de Bourreau!...Fils de bourreau!...

Étonné par cette clameur, je me tournai dans sa direction et je pus constater que les autres garçons s'étaient à présent joints à lui afin de scander en chœur ces trois mots tout en s'esclaffant et en se moquant de nous. Le son belliqueux de leurs voix me perturbait car ils étaient emplis de détestation à notre égard. Mon père restait impassible, il semblait habitué à ce genre de raillerie de la part des enfants. Progressivement, leurs cris s'atténuèrent jusqu'à disparaître presque complètement, mais à l'intérieur de ma tête je les entendais encore réciter ces trois mots: Fils de bourreau! Je savais que leur boutade m'était destinée car j'étais le fils de celui qui semblait être le bourreau, mais je ne comprenais pas le sens de ce mot. L'esprit brouillé, je me tournai à nouveau vers mon père dans l'espoir d'obtenir une réponse, mais je n'arrivais toujours pas à briser le silence qui régnait entre nous depuis le début du voyage. Ce n'est qu'en nous approchant de l'entrée du village que mon père se décida finalement à me donner des explications.

Le timbre de sa voix était beaucoup plus calme, voire même presque affectueux, ce qui était singulier de sa part. Il commença en me prénommant et en ajoutant qu'aujourd'hui je devais enfin savoir ce qu'était réellement son travail. Il ajouta que, jusqu'à présent, lui et ma mère nous avaient caché la vraie profession qu'il exerçait et que cela avait été fait non pas par honte, mais par principe. Confus, je prenais conscience que je ne m'étais jamais réellement interrogé sur l'activité professionnelle de mon père. Il est vrai que je l'avais surpris à maintes reprises dans la grange en train de tresser des cordes, de les mesurer et de les tester avec de grosses pierres pour en étudier la résistance, et j'avais estimé à l'époque que mon père était un fabricant de cordes et qu'il les revendait sur la place publique du marché au village, mais je commençais à comprendre que je m'étais trompé.

Durant tout le reste du voyage, il m'expliqua que cela faisait trois générations, de père en fils, qu'ils se transmettaient la profession et qu'à présent le moment était venu pour lui de me la transmettre à son tour. Je devais connaître la vérité et apprendre le métier pour que je puisse dans quelques années assumer sa relève. Pour la première fois de ma vie, mon père me semblait sincère et presque touchant. Il mit fin à ses propos en me disant que j'étais devenu un homme et que je devais prendre mon destin en main. En l'écoutant, j'eus l'impression que ces paroles m'avaient percuté de plein fouet et qu'à partir de ce moment précis ma vie risquait d'être bouleversée à jamais. Je ne savais pas à quoi je devais m'attendre mais les trois mots hurlés par les enfants résonnaient en écho dans ma tête: Fils de bourreau!... Fils de bourreau!...

Désarçonné, je me mis à observer en silence les premières maisons qui apparaissaient devant nous, tout en me disant que j'aurais préféré avoir été sourd et ne pas avoir eu à entendre les mots prononcés par mon père. Mais je n'étais pas né avec ce handicap et je devrais donc affronter ma nouvelle réalité. Mon père arrêta la calèche sur la grand-place du village et me fit descendre en me disant de rester où j'étais et de ne pas bouger jusqu'à ce qu'il ait terminé son travail, en ajoutant qu'il en aurait pour une heure tout au plus. Ensuite, il repartit en calèche pour rentrer à l'intérieur d'un des bâtiments qui ceinturaient la grand-place. J'obéis en restant où mon père m'avait dit de l'attendre.

C'était la première fois que je venais au village et que je découvrais ses habitants ainsi que leur mode de vie. Une cinquantaine de personnes étaient présentes sur les lieux et s'afférait à des activités quotidiennes, mais je pouvais ressentir une sorte d'agitation bien particulière car un rassemblement commençait à se mettre en place autour d'une structure en bois dressée au centre de la place.

En moins d'une demi-heure, la place publique s'était gonflée d'une foule importante et je m'étais retrouvé entouré par des hommes et des femmes de tous âges qui conversaient en attendant le début de quelque chose qui allait se produire et qui avait un lien avec la structure en bois, tous leurs regards étant dirigés vers elle. Certaines personnes semblaient excitées tandis que d'autres, plus pondérées, restaient sereines. J'étais un des seuls enfants perdus au milieu de la foule. Je continuais d'observer la place cernée de maisons en briques rouges et d'étals de petits commerçants qui profitaient sûrement d'un événement particulier pour arrondir leur chiffre d'affaires.

Mes parents nous avaient préservés, Elisabeth et moi, de cet endroit en nous cloîtrant dans notre cocon familial, bien à l'abri du village. Il est vrai que j'en connaissais l'existence mais je n'avais jamais eu conscience de ce qu'il représentait réellement. L'énergie négative que dégageait cette grand-place m'avait rapidement pris à la gorge et agissait sur moi comme une strangulation. J'étais oppressé par les bousculades des villageois et je ne souhaitais qu'une seule chose, retourner chez moi, dans notre maison, y être à nouveau en sécurité et continuer à m'amuser avec ma sœur au bord de la rivière. Il nous arrivait souvent d'attraper des poissons avec nos mains pour les relâcher ensuite dans l'eau, soucieux de ne pas faire du mal aux animaux car, pour nous deux, chaque vie comptait depuis que notre mère, qui nous avait surpris à écraser des fourmis et prêts à mettre le feu à leur nid, nous avait imposé le respect de la nature. Le sacrifice des animaux, nous avait-elle dit, devait seulement contribuer à la subsistance quotidienne. Si Dieu, avait-elle ajouté, nous avait donné la chance d'exister, il l'avait également donnée aux autres créatures avec lesquelles nous cohabitons, elles et nous formant ensemble un équilibre immuable avec la nature. Mais en cet instant, noyé par la foule, je ne me sentais pas du tout en osmose avec mes

semblables, j'avais l'impression de n'être qu'une fourmi au sein d'une fourmilière et que, si je levais la tête vers le ciel, j'apercevrais la semelle d'un géant qui s'abattraît sur nous tous afin de nous écraser sans pitié, comme moi-même je l'avais fait par le passé lorsque je n'étais pas conscient du mal que j'accomplissais. Cette étrange idée me fit frémir au point que je fermai les yeux un long instant pour tenter de vider mon esprit et de m'imaginer dans un endroit plus agréable, loin de la cohue infernale. Impossible, j'étais bel et bien prisonnier de cette grand-place, contraint à subir le vacarme agressif de la foule qui dévorait ma tranquillité intérieure.

Lorsque je rouvris les yeux, mon regard se fixa sur la structure en bois. Durant ma tentative d'éloignement, quelqu'un avait attaché une corde sur la poutre horizontale fixée au sommet de la structure. Cette corde était soudain devenue ce qui retenait toute mon attention car j'allais enfin découvrir la vérité sur l'usage des cordes que fabriquaient mon père. Au fond de moi, pourtant, je ne souhaitais pas connaître la réponse, mais l'évidence venait de se présenter à moi et je ne pouvais pas m'y soustraire.

C'est alors qu'un homme vêtu d'une longue robe noire liturgique se présenta devant les marches de la potence. Son visage était dissimulé par une cagoule noire qui ne laissait paraître que ses yeux mais cela me suffit à reconnaître les yeux austères de mon père. Ils projetaient cette froideur que je ressentais lorsqu'il posait son regard sur moi ou sur Elisabeth pour nous gronder. Le découvrant debout sur la structure en bois, je compris qu'il n'était pas qu'un simple artisan mais que son rôle serait essentiel dans ce qui allait se passer devant les centaines de personnes rassemblées autour de moi.

À son arrivée sur l'estrade, le public l'avait accueilli par des cris de joie, comme on le fait pour un héros. Je ne savais toujours pas ce qui allait se passer devant mes yeux ni pourquoi mon père faisait partie de cette étrange mise en

scène. Allait-il jouer une pièce de théâtre où il serait l'un des protagonistes ou bien serait-ce tout autre chose? Mon regard se porta plus loin derrière la structure où je vis deux hommes costauds accompagnés d'un prêtre. Tous trois sortaient d'une petite carriole en forme de cage à l'intérieur de laquelle restait un quatrième homme qui avait les mains nouées derrière le dos. Je comprenais à présent le sort dramatique qu'on réservait à ce prisonnier considérablement affaibli.

Je jetai à nouveau un coup d'œil au nœud coulant de la corde, je regardai mon père et je fis le lien avec cet homme qui semblait bien un prisonnier. Cette mascarade avait donc été mise en place pour l'exécuter. Il s'agissait d'un condamné à mort et mon père en serait l'exécuteur. Les deux gardes tenaient fermement le prisonnier par les bras et le forçaient à progresser jusqu'au pied de la structure en bois tout en lui assenant des violents coups de bâton dans le dos, comme s'il avait été un animal conduit à l'abattoir. L'homme était terrifié et je l'étais encore davantage. Qu'avait-il pu faire pour mériter un tel sort et être maltraité en public?

À quelques pas devant moi, une femme de forte corpulence, vêtue de haillons crasseux, s'était frayé un passage en bousculant les badauds et s'était mise à insulter copieusement le supplicié. Sous l'effet de la grosse dame, la première rangée des curieux déversa ses insultes et ses crachats, comme s'il s'était agi d'un paria. Humilié et enchaîné, l'homme n'avait pas d'autre ressource que de baisser la tête mais, avant de le faire, nos regards eurent le temps de s'échanger. Un moment profond et étrange pendant lequel toute ma personne était parvenue à éprouver la souffrance de l'autre. J'ignorais pour quel crime horrible il avait été condamné mais je compatissais avec sa douleur.

L'échange rapide de nos regards m'avait permis de pénétrer, par quel mystère, le subconscient du misérable et je pouvais même à présent entendre chacune des pensées

qui résonnaient au cœur des parois rocheuses que forgeait son esprit, comme s'il m'avait ouvert sa caverne secrète à l'intérieur de laquelle sa voix sourdait jusqu'à mes oreilles tel un écho retardé. Par le lien fusionnel invisible qui s'était créé entre nous, je venais, sans en avoir pleinement conscience, de connecter mon esprit avec le sien. La tête baissée vers les pavés, lui et moi ne faisons plus qu'un, corps et esprit confondus. Surpris par mon intrusion, il m'avait demandé immédiatement qui j'étais et ce que je faisais là, occupé à marcher avec lui vers les derniers instants. Moi de même, étonné, je ne savais que répondre à sa question. Devais-je lui avouer que j'étais le fils de celui qui allait mettre fin à son existence, le fameux fils du bourreau, ou bien devais-je simplement lui retourner la question? Comment en était-il arrivé là? C'est ce que je fis et sa réponse fut spontanée.

Il avait grandement besoin de parler à quelqu'un et j'étais présent pour l'écouter. Il me dit qu'il s'appelait John Melville et qu'il aurait eu vingt-huit ans dans quelques semaines. Vain espoir d'arriver à son anniversaire, sa vie allant s'arrêter sous peu. Voyant que je l'écoutais attentivement, il continua à se confesser en me suppliant de ne pas le juger trop vite et de ne pas croire qu'il était une mauvaise personne. Il m'avoua tout de même qu'il avait été dans l'obligation d'assassiner un homme car sa propre vie avait été en grand danger. Il avait agi en légitime défense face à un criminel sans scrupule dont il avait croisé la route une nuit alors qu'il sortait d'une taverne, légèrement éméché et les poches remplies de l'argent qu'il avait amassé grâce au jeu de cartes. Le bandit avait pointé une arme vers lui afin de le dépouiller de tout son profit. John l'avait repéré dès le début de la soirée, assis à une autre table d'où il les observait, lui et ses compagnons de jeu. L'agresseur savait donc qu'il avait remporté le pactole et que ses bourses étaient pleines à craquer. Le gaillard l'avait attendu au détour d'une ruelle. L'instinct de survie de John avait joué

en sa faveur, il avait fait volte-face en attrapant l'arme qu'il avait pu retourner contre son agresseur. Trois balles dans la tête et aucun coup raté. Lui qui n'avait jamais utilisé un revolver auparavant, il pouvait être fier de son exploit mais, pour son malheur, des témoins avaient assisté à la fin de l'agression et John avait eu beau se défendre en assurant qu'il était la victime, rien n'y avait fait.

Pour la Justice, il était devenu le criminel. De plus, l'enquête n'aurait pas pu tourner à son avantage car ses compagnons de jeu, à qui il avait raflé la mise, avaient manigancé avec le criminel pour récupérer leur argent. Ils avaient tous témoigné contre lui lors du procès. Par manque de preuves à sa décharge, la Justice avait rendu son verdict en le condamnant à la peine de mort par pendaison. Il était la victime d'un complot et ses véritables bourreaux étaient présents dans la foule, au premier rang en tant que spectateurs afin d'assister à son exécution. John savait que leur désir était de le voir disparaître au plus vite pour que leur précieux secret soit emporté une bonne fois pour toutes dans la tombe de l'innocent. Ainsi, jamais plus personne ne reviendrait sur l'affaire.

En écoutant le récit d'une si tragique destinée, qui ne me laissait pas insensible, je ne pouvais m'empêcher d'émettre un doute sur la véracité des dires du condamné. Comment était-il possible que la Justice ait pu faire une si grossière erreur? La Justice avait tout de même à protéger les innocents et non de les punir. Inutile de lui en faire la réflexion, de toute façon, cela n'aurait servi à rien car il était devant le fait accompli et je me devais de l'accompagner dans sa dernière aventure.

Subitement, le pied de John flancha et nous trébuchâmes tous les deux. Lui comme moi, à même le sol, dans un flot de larmes. Il était perdu, se répétant sans cesse qu'il était innocent. Il ne savait plus que penser de tout ce qui lui était arrivé ces dernières semaines, son récent passé était douloureux et des idées noires s'enchevêtraient dans sa tête

comme un tourbillon de paroles qui n'avaient plus aucun sens, et moi de même je m'égarais dans mes idées, comme si son drame était devenu le mien. Les gardes nous soulevèrent et notre marche vers la structure en bois reprit. J'entendis qu'on parlait de potence et j'en déduisis que cette structure était une potence. John retrouva lentement sa raison et dans un sanglot de pensées il m'avoua qu'il avait terriblement peur de la mort. Il avait peur de savoir ce qui lui arriverait une fois qu'il aurait franchi le seuil du trépas. Brûlerait-il en enfer? Dieu, qui savait tout, le recueillerait-il? Ou serait-ce le néant? Ne m'étant jamais interrogé sur ma propre mort, je n'étais tout de même qu'un enfant, je ne savais que répondre à ses affres, je comprenais son état d'esprit et sa hantise face à une équation inconnue. John osa alors relever légèrement les yeux afin d'observer la foule qui le huait. Certains spectateurs faisaient preuve d'une agressivité virulente contre lui, comme s'il avait été la cause d'une épidémie mortelle qui aurait décimé tout un village. Il reconnut bien évidemment certains visages, comme ceux de ses partenaires qui le dévisageaient d'un air arrogant, mais il reconnut aussi certains vrais amis avec lesquels il avait passé pas mal de bons moments à danser et à boire dans les différentes tavernes du centre. Il y en avait d'autres avec lesquels il avait tout simplement tapé la conversation au coin d'une rue ou d'un marché, d'autres encore qui n'étaient que des figurants croisés au détour des rues et ruelles du village. À présent, il se sentait démuné et abandonné car une forte animosité se dégageait de chacune des personnes qui composaient la foule, qui semblaient n'avoir plus rien de physiquement humain. L'adrénaline, nourrie par la haine, avait transformé toutes ces personnes en monstres dénués de compassion. John était désespéré et je l'étais tout autant pour lui. C'est alors que son regard se posa une deuxième fois sur moi, le petit garçon figé au milieu de la foule et observant silencieusement l'avancée du condamné à mort.

Malgré la douleur qu'il éprouvait par tout son corps, John réussit à m'esquisser un léger sourire, sourire que le petit garçon que j'étais lui rendit sans hésiter. Il savait qu'il s'agissait de moi mais il ne parvenait toujours pas à comprendre le lien étrange qui nous reliait. C'est en me voyant moi-même à travers ses propres yeux que je parvins à concevoir pourquoi notre destinée commune était si étroitement liée. Je vivais l'expérience de ma première exécution en tant que spectateur et je devais ressentir ce qu'en éprouvait le condamné, du moins c'est ce que j'en déduisais dans la circonstance. On aurait dit que cela rassurait John que je sois à ses côtés, à l'intérieur d'un espace-temps commun qu'aucun de nous deux n'aurait pu expliquer rationnellement. Il me murmura alors que je devais certainement être son ange gardien dont la mission était de l'accompagner et de l'aider à passer de l'autre côté avec force, courage et sérénité. Cette idée semblait le soulager et elle me plaisait à moi de même car, bien que complètement surréaliste, elle me paraissait la seule raison logique à ce qui était en train de se produire.

Arrivés au sommet de la potence, nous nous retrouvâmes tous les deux face au nœud coulant suspendu dans le vide. "C'est donc ainsi que je vais mourir!", se raisonna John, face à la cruelle réalité. De mon côté, je commençais aussi à ressentir la peur, celle de la souffrance ultime qui mettrait fin à ma propre existence. L'homme cagoulé, mon père, s'approcha de nous afin de placer la corde autour du cou de John, en la serrant assez fortement au niveau de la glotte. Mes yeux purent croiser le regard imperturbable de celui qui allait donner la mort et je constatai combien l'individu était dépourvu de toute empathie. Le bourreau, cet homme, mon géniteur, n'était qu'un monstre sans la moindre humanité. Je comprenais enfin pourquoi, quelques heures plus tôt, les enfants avaient eu peur de nous sur le petit chemin et je saisisais le vrai sens de ce que signifiaient les trois mots lancés à mon égard, je n'étais rien d'autre que le fils du

bourreau. Mon père se dirigea vers le levier qui servait à déclencher le mécanisme du plancher sous nos pieds et posa une main dessus, attendant l'ordre qui lui intimait de l'abaisser. Le prêtre, qui nous avait suivis durant tout le trajet, s'était à son tour avancé au-devant de la foule et un silence impénétrable s'était installé sur toute la place.

La dernière ligne droite vers l'exécution allait débiter pour John. L'homme de Dieu se mit à discourir sur le jugement et la sentence liés aux actes du condamné. Il débuta son sermon en évoquant le crime pour lequel le condamné avait été jugé coupable et il poursuivit en déclarant qu'au nom du Dieu Tout-Puissant le péché qu'avait commis cet homme devait être puni et que le prix à payer était l'exécution par pendaison. La foule qui nous engloutissait ne put se retenir d'émettre, dans un grondement de tonnerre, son plaisir intense et sa satisfaction face à une sentence qu'elle jugeait bel et bien méritée. Une fois le silence revenu, le religieux reprit la parole pour terminer son homélie, en insistant sur le fait que la justice des hommes et de Dieu serait rendue à la famille de la victime ainsi qu'à ses proches. Enfin, par le pouvoir qui lui était conféré, il renvoyait l'âme de l'assassin auprès du Diable qui était indubitablement son véritable maître. Le prêtre se tourna alors vers mon père en lui confirmant d'un signe de la tête qu'il pouvait activer le levier qui arracherait John à la vie. Impassible, mon père s'exécuta et le plancher sous les pieds de John s'ouvrit en deux parties bien distinctes. Aussitôt, John perdit l'équilibre et glissa dans le vide, uniquement retenu par la corde qui, tel un serpent désirant étouffer sa proie, se resserrait autour de sa gorge. C'est à cet instant précis que je réintérai complètement mon corps et que j'assistai à l'agonie. John gigotait dans tous les sens, tentant de respirer en ouvrant largement la bouche ainsi que ses narines afin de combattre la strangulation qui l'étouffait, mais en vain, il était trop tard pour qu'il pût échapper à la mort. Malgré le fait que, face à

moi, John vivait ses derniers instants, nous étions toujours liés par ce fil invisible qui nous attachait l'un à l'autre. Une partie de lui était à présent avec moi dans mon propre corps pour assister au malheureux spectacle à l'intérieur duquel il jouait son dernier numéro. Il me confia qu'en ce moment même il avait encore l'esprit rempli d'espoir et qu'il comptait que l'un des véritables meurtriers aurait eu des remords en le voyant dans cette posture mortelle et qu'il aurait clamé son innocence afin de permettre l'annulation de l'exécution. C'était certainement son instinct de survie qui le faisait penser ainsi car, de mon côté, je savais que rien de cela ne se produirait. Personne dans le public n'avait envie de se retrouver à sa place, surtout pas les vrais coupables.

Ce qui m'avait frappé chez John lors de notre singulière rencontre, c'est que, jusqu'à la fin, il avait gardé l'espoir que quelqu'un viendrait le sauver, il avait cru qu'une personne dans l'assemblée jouerait tout à coup au héros et viendrait couper la corde au-dessus de lui en lui signifiant qu'une seconde chance lui était offerte. Hélas, la réalité était ailleurs, il ne faisait plus partie de ce monde à partir du moment où il venait de basculer dans le vide. John devait mourir, qu'il eût été innocent ou non. Lorsqu'il avait compris que ses attentes étaient sottes, il m'avait dit adieu et je n'avais plus entendu sa voix. Mes yeux fixés sur son corps en mouvement avaient cherché un sursaut de vie, de gauche à droite en partant des pieds et de droite à gauche pour revenir vers le centre du squelette, puis vers l'arrière, pour ensuite recommencer le cycle incessant de la danse macabre des jambes. J'étais parvenu à ressentir la douleur qu'il avait dû éprouver, mais étrangement je n'en souffrais pas. La chute avait provoqué une rupture des vertèbres cervicales et la corde étroitement resserrée autour du cou n'avait plus permis au sang de s'irriguer naturellement jusqu'aux veines du cerveau. John respirait encore, difficilement certes, mais bien que son cœur continuât à

battre, il ne faisait quasiment plus partie du monde des vivants. Monsieur John Melville venait à l'instant de mourir sous les yeux d'une centaine de personnes, mais il venait surtout de mourir sous les yeux d'un petit garçon de onze ans qui avait assisté pour la première fois de sa vie à une exécution publique.

Ma mère, Pauline Charlotte Amosset, était une femme douce qui avait sacrifié l'essentiel de sa vie à vivre aux côtés d'un homme qui ne lui avait jamais porté aucune attention. Mon père ne la méritait pas, il en avait fait son épouse dans le seul but de perpétuer sa lignée familiale, il ne s'intéressait pas à sa personnalité profonde ni à ce qu'elle pouvait ressentir. Il n'avait jamais essayé, et ce en aucune occasion, de pousser les barrières de son jardin secret afin de découvrir ce qui s'y cachait. Ma mère avait grandi, durant son enfance et son adolescence, dans le nord-est de la France, à Reims pour être plus précis. Elle provenait d'une famille de notables et était la cadette, ainsi que la seule fille, d'une portée de cinq enfants. Elle avait envisagé de devenir enseignante, elle était intelligente et adorait plus que tout le contact avec les enfants. À dix-sept ans, elle avait entrepris des études dans l'une des plus hautes écoles de sa région, mais sa vie fut chamboulée le jour où elle rencontra son cousin germain, Henri Dufresne, qui résidait déjà en Angleterre et qui avait fait spécialement le déplacement jusqu'en France dans le but d'y venir demander la main de sa seule cousine germaine. En effet, les parents des deux parties avaient organisé ce mariage, arrangé depuis de nombreuses années déjà, sans en avertir la principale concernée. Ma mère fut stupéfaite en apprenant qu'elle était destinée depuis toujours à cet homme qui lui était alors complètement inconnu, bien qu'ils aient été de la même famille. Personne ne lui avait demandé son avis, moins encore son accord sur cette union, cela devait se produire, qu'elle le désirât ou non. Elle devait abandonner ses études

et sa famille, et partir en Angleterre en compagnie de son nouvel époux. Voilà ce que ses parents avaient décidé pour elle car ils étaient soucieux de lui offrir un avenir des plus prometteurs. Devenir la femme d'un bourreau qui agissait pour l'État était une brillante opportunité qu'ils ne pouvaient lui refuser. De plus, le lien de sang qui unissait les deux familles ne ferait ainsi que se renforcer. Bien que mon père fût tombé instantanément sous le charme de la jolie demoiselle que ma mère était à cette époque, la pauvre avait dû faire preuve d'une abnégation importante pour s'en remettre au choix de ses parents. Cela dit, à l'époque, son futur époux était un bel homme galant qui n'était pas l'homme violent qu'il deviendrait plus tard.

Durant la semaine de leur séjour à deux au sein de la famille Amosset, ceux qui deviendraient mes parents avaient appris l'un et l'autre à faire plus ample connaissance, ma mère avait pu ainsi découvrir les qualités d'un homme bien éduqué mais constater en même temps chez lui la rudesse d'un caractère trop aiguisé. Elle ignorait, à l'époque, qu'Elisabeth et moi-même serions sa seule raison d'exister et qu'elle nous chérirait comme si nous étions l'extension de sa propre personne.